

**Académie Royale**  
**de Langue et de Littérature**  
**Françaises**



BULLETIN

TOME XII—N° 2  
MAI 1933

## SOMMAIRE

<b>Réception de M. Georges Marlow</b> .....	47
La mort de la comtesse de Noailles .....	47
Discours de M. Dumont-Wilden .....	49
Discours de M. Georges Marlow .....	63
<b>Chronique</b> .....	93
Concours .....	93
Le prix Becnaert .....	93
Propagande à l'Etranger .....	93
Rééditions .....	93
Les textes anciens .....	93
Les funérailles de la comtesse de Noailles .....	94

---

SÉANCE PUBLIQUE DU 6 MAI 1933

---

## Réception de M. Georges MARLOW

---

La séance est ouverte à 3 heures, sous la présidence de M. Hubert Stiernet, directeur.

Au Bureau siègent MM. Alphonse Bayot, vice-directeur ; Georges Marlow Louis Dumont-Wilden, le Secrétaire perpétuel et M. Jules Destrée.

---

### La mort de la comtesse de Noailles

Le directeur salue, en ces termes, la mémoire de la comtesse de Noailles :

Mesdames, Messieurs,

En ouvrant cette séance consacrée à la Poésie, qu'il nous soit permis d'évoquer le souvenir du grand poète dont la disparition, cette semaine, a mis en deuil les Lettres françaises et spécialement notre Compagnie. La comtesse de Noailles, membre de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique, est morte, à Paris, il y a quelques jours.

Le 21 janvier 1922, nous la fêtions dans cette même salle. Nous écoutions avec ravissement sa voix ailée et frémissante de juvénile enthousiasme célébrer les mérites et la beauté de la langue dont elle était l'insigne prêtresse, exalter la

gloire de nos peintres, de nos sculpteurs, de nos écrivains, de Rodenbach, de Verhaeren, de Van Lerberghe. Et nous étions très fiers d'elle.

L'heure actuelle n'est pas propice à un éloge digne de l'auteur du *Cœur innombrable* et de tant d'harmonieux et émouvants poèmes ; mais, l'Académie a voulu rendre sans tarder à la mémoire d'Anna de Noailles, un premier hommage, auquel elle prie l'assemblée de s'associer en une pensée de regret, de haute admiration et de reconnaissance pour le chantre magnifique de la Mort et de l'Amour, pour la sincère amie de nos artistes, pour la grande amie de notre pays.

---

## Discours de M. Dumont-Wilden

Mon cher Confrère,

Une tradition académique, plus ancienne que notre jeune Académie, veut qu'un discours de réception soit mêlé de roses et d'épines, et que celui qui parle pour la compagnie fasse payer de quelques vérités acides l'honneur qu'elle a voulu faire à un nouvel élu. Cette tradition, si nous l'avions reprise, je pourrais m'imaginer que mes confrères ont voulu me mettre à l'épreuve en me chargeant de vous faire accueil, alors qu'une amitié de plus de trente ans nous unit. D'ailleurs je me demande comment qui que ce soit eût pu mêler ici les épines aux roses. On ne peut vous recevoir qu'avec des fleurs, et les fleurs les plus fraîches, d'abord parce que vous êtes *vous*, ensuite et surtout, permettez-moi de vous le dire, parce qu'aujourd'hui, comme au jour de votre élection, vous représentez à nos yeux la poésie.

La mort, depuis quelque temps, avait frappé à coups redoublés dans la petite cohorte des poètes de notre compagnie : Gilkin, Giraud, Severin, et enfin ce charmant Max Elskamp, dont vous occupez le fauteuil, et dont vous allez tout à l'heure célébrer l'œuvre et la vie. Ceux qui nous restent allaient peut-être se sentir un peu isolés parmi tant de prosateurs, romanciers, critiques et philologues, pour qui le langage des Dieux n'est qu'un sujet d'études, de gloses ou... d'envie. C'est l'un d'eux qui eût dû être chargé de vous recevoir, et quand je pense que c'est un de vos pairs qui eût

pu vous adresser ce compliment, je me sens particulièrement honoré d'avoir été choisi.

Hélas ! mon cher poète, je suis un des rares hommes de lettres qui n'ait jamais écrit un seul vers. Incapacité ? Sans doute, mais aussi respect pour la forme la plus haute de la pensée littéraire. Je me souviendrai toujours d'une des dernières conversations que j'eus avec un écrivain que j'ai beaucoup aimé, et qui a eu sur ma formation une influence considérable. Un jour que je me promenais dans les allées du Bois de Boulogne avec Maurice Barrès, comme je lui parlais de l'impression profonde que m'avaient faite jadis ses romans sociaux : *Les Déracinés*, *Leurs figures*, il me répondit : « Ces choses-là n'ont pas beaucoup d'importance. Il n'y a qu'une chose qui compte, qu'une chose qui dure, c'est la poésie ! L'écrivain qui n'a pas mis un peu de poésie dans son œuvre tombera bien vite en poussière ! ».

Plus j'avance en âge, plus je m'aperçois de la vérité de cette parole : il n'y a qu'un théâtre qui survive à deux générations, c'est celui des poètes, et les seuls romans qui se puissent relire après vingt ans de bibliothèque sont ceux où la poésie a mis son empreinte.

Toutes les œuvres qui ne sont pas écrites en lignes inégales ne pourraient-elles prétendre qu'à la notoriété éphémère du journalisme ? Non pas. La poésie en elle-même est indépendante de la forme dans laquelle elle s'exprime : il y a plus de poésie dans la prose de Chateaubriand que dans ses vers, mais il n'en est pas moins vrai que c'est seulement quand elle emploie le langage rythmé que la poésie arrive à sa forme définitive, à sa forme éternelle.

Ce sont quelques vers qui ont fixé certains noms dans toutes les mémoires parce qu'ils avaient dans le cœur humain des résonances infinies. Aucune prose n'a cette puissance,

aucune prose n'arrive au même titre que quelques vers sublimes à donner à une idée la puissance d'un sentiment.

Aussi bien me semble-t-il, il est bien peu d'hommes qui n'aient, ou qui n'aient eu en eux, à un moment de leur vie, quelques gouttes de cette essence divine qu'on appelle la poésie. Il en est qui la délayent en d'innombrables vers où souvent la poésie n'est qu'en dilution homéopathique. D'autres la concentrent dans quelques flacons minuscules, mais où s'enferme un parfum si fort qu'il suffit à embaumer toute une vie.

Vous êtes de ceux-là. Votre œuvre poétique tient en deux petits volumes publiés à trente ans de distance. L'un est une confidence d'adolescent, l'autre le chant serein d'un homme mûr qui s'arrête le long de la route, regarde en arrière et s'abandonne à quelque regret. Mais tous deux ne contiennent rien que d'essentiel, tous deux racontent, pour qui sait les lire, toute l'histoire d'une âme, toute l'histoire d'une vie. Car, ainsi que je le montrerai tout à l'heure, ce qui fait que nous vous avons élu d'enthousiasme, c'est que vous avez su mettre autant de poésie dans votre vie que dans votre œuvre.

Mais parlons premièrement de votre œuvre, qui s'adressait d'abord comme en confidence au public le plus restreint, mais qui a fini par trouver l'audience de tous ceux qui, en France comme dans ce pays, cherchent dans les vers l'harmonie discrète d'une certaine musique de chambre. Votre premier recueil, *L'âme en exil*, parut dans la collection du *Réveil*, en 1895. Longuement revus, retravaillés, repris avec patience, par un grand liseur de vers, nourri aux meilleures sources, c'étaient les chants de l'adolescence. Né à Malines, avec de lointaines origines anglaises qui font que l'amateur d'analogies pourrait trouver une parenté entre vos vers caressants et cette musique de l'ineffable qui est le propre des lyriques

anglais, vous évoquiez cette vieille ville flamande, pleine d'eaux dormantes, de rues silencieuses, de carillons et dont le nom même est une caresse. La pièce liminaire donne tout le ton du livre.

### PRÉLUDE

Ce sont les choses d'autrefois  
Dont la tristesse puérile  
Pleure dans les petites voix  
De cette ville où je m'exile,

Que mon âme d'enfant songeur  
Très doucement a chuchotées,  
Craignant le charme ensorceleur  
Des claires îles enchantées.

Car pourquoi rêver au soleil  
Quand la frêle ville qu'on aime  
S'endort de son dernier sommeil  
Et pourquoi rêver à soi-même ?...

Les cloches dont le friselis  
Effleure à peine le silence  
Et le divin Jardin des Lys  
Où l'on se souvient de l'enfance,

Les madones des carrefours  
Et les béguines en prières,  
L'eau qui sanglote au pied des tours  
Qu'argentent les vagues lumières,

Des vieilles dont les doigts perclus  
Filent la laine des années  
En offrant à l'Enfant Jésus  
Les fleurs de leurs amours fanées,

Toutes ces choses que recèle  
Une calme cité du soir,

Comme une pauvre âme fidèle  
Que berce encore un peu d'espoir,

Doucement je les ai chantées,  
Craignant le charme ensorceleur  
Des claires îles enchantées  
Où m'a parfois mené mon cœur.

C'est un art bien difficile que celui de lire des vers et je crains un peu d'avoir blessé vos oreilles. Mais comment essayer de parler d'un poète aussi musical que vous, sans tenter de donner un écho, même affaibli, même faussé, de sa musique ?

Tout le livre est du même rythme caressant, tout le livre a le même parfum de souvenir, le parfum des vieilles choses sur quoi l'on s'attendrit pour peu que l'on ait un peu de cœur. On y trouve sans doute quelques traces du goût du temps, le temps du symbolisme. Vous vous sentiez en exil à Malines parce que, comme nous tous, vos contemporains, vous rêviez de quelque château d'Orlamonde où Maeterlinck enfermait de diaphanes princesses, parce que vous rêviez des béguinages de Rodenbach, du Fjord où Ibsen faisait voler son canard sauvage, et... de ces cafés du Quartier Latin où l'on rencontrait Verlaine et Moréas, où les poètes réformaient le monde et les rythmes français. Vous vous sentiez en exil à Malines, mais comme vous aimiez votre exil ! D'abord, parce que l'exil est peut-être le plus fort des sentiments poétiques, et puis parce que, tout de même, Malines c'était votre ville, la ville des vôtres, la ville de votre cœur d'enfant.

Et cependant, au moment où paraissaient ces délicieux poèmes de *L'âme en exil*, vous n'habitez plus Malines, mais Bruxelles, ou plutôt la banlieue de Bruxelles où vous étiez médecin. Car vous êtes médecin, mon cher Marlow, je suis bien forcé de le dire, parce que cette affirmation entre dans

l'économie de ma phrase, mais il n'est personne dans cette salle qui l'ignore.

Médecin ! Si nous n'avions pas, dans notre Académie, l'exemple de Louis Delattre, je dirais que cette profession apparaît au premier abord comme la moins poétique qui soit. Le médecin, d'après Balzac, je crois, est, avec le prêtre et le notaire, un des trois hommes noirs qui voient leurs semblables au moment tragique où ils se montrent sans fard, sans masque. Le médecin est de tous les hommes celui qui peut le plus difficilement garder quelques illusions sur l'espèce humaine, et beaucoup de vos Confrères n'échappent à l'obsession de ce spectacle des tristesses quotidiennes que par un matérialisme plus ou moins exubérant, un automatisme professionnel ou par cette âpre curiosité scientifique qui est une des formes les plus hautes, mais les plus cruelles de l'intelligence.

Vous, vous avez accompli ce prodige de garder intacte dans une activité professionnelle extrêmement intense, votre âme de poète, votre âme d'enfant ; vous avez pu préserver de tout miasme délétère le lait de votre tendresse humaine ; mieux encore, vous avez fait de la poésie une thérapeutique.

Je le sais d'expérience et je le sais aussi par d'innombrables confidences, vous êtes dans l'exercice de votre profession l'apporteur d'espoir, celui qui transporte chez ceux qui souffrent ou qui ont peur cette sorte de rayonnement, cette *aura* de confiance que seuls possèdent les grands médecins et les véritables poètes.

Vous avez commencé par exercer votre profession à Ruysbroeck, commune presque uniquement rurale, pays de pauvres gens où vous étiez le bon docteur et où la destinée, qui est quelquefois juste, vous a fait rencontrer celle qui a embelli toute votre vie et que je voudrais associer à l'hommage qu'aujourd'hui nous vous rendons. Puis, vous avez transporté vos pénates à Uccle.

Uccle était alors également une commune à demi rurale, mais au moment où vous êtes venu vous y établir, le vieux village brabançon commençait déjà à devenir l'asile préféré des artistes, des gens de lettres, de cette bohème cosmopolite qui vit en marge de Bruxelles et où l'on trouve pêle-mêle des réfugiés politiques, des épaves de la vie des grandes villes européennes, des retraités de toutes nations, venant chercher chez nous une vie à la fois plus large et plus économique que dans leur pays. Du bourgeois enrichi qui s'est fait bâtir un château, au paysan brabançon dont la petite ferme au bord de la route fait contraste avec la somptueuse villa anglo-normande, au réfugié russe jadis rouge, aujourd'hui blanc, quelle riche moisson d'humanité vous aviez là sous les yeux, rien qu'en pratiquant exactement votre profession ! En vérité, j'ai toujours pensé qu'Uccle était le champ d'opération rêvé pour un médecin-poète ou pour un médecin-romancier. Médecin-romancier ! ah ! certes vous auriez pu l'être, mais les romans que vous aviez sous les yeux et que votre imagination colorait d'une sorte d'humanité transcendante, vous vous êtes contenté de les raconter à vos amis, vous ne les avez jamais écrits, peut-être parce que vous n'en aviez pas le temps : il n'y a que la poésie à laquelle vous êtes toujours resté fidèle, peut-être parce que vous ne pouviez pas faire autrement sans manquer à votre nature, peut-être aussi parce qu'il n'est pas de meilleur alibi à la vie « dure et quotidienne ».

Les lettres et la poésie auraient-elles donc été pour vous ce que l'on appelle communément un violon d'Ingres, un moyen de vous évader de la gangue professionnelle ? Non pas. Si vous êtes ici, c'est que la poésie a toujours été pour vous le principal. Seulement, vous l'avez mise partout, aussi bien dans l'exercice de votre profession, tant vous y mettiez d'humanité, que dans vos poèmes du dimanche. Le chef-d'œuvre de

votre vie, c'est que vous avez pu concilier le souci constant de l'art le plus pur avec le souci non moins constant de votre état.

Et cependant, il y a, dans la poésie et dans toute espèce de littérature une part de divertissement. Cette part, vous ne l'avez pas négligée.

Vous souvenez-vous, mon cher Marlow, du temps du *Masque* ? Les petites revues, qui ont eu une part si honorable dans la vie littéraire en Belgique, subissaient à cette époque-là une sorte d'éclipse. *La Jeune Belgique*, *Le Coq rouge* étaient définitivement entrées dans l'histoire, de même que *Le Réveil* et *La Wallonie*. *Le Thyrsé*, il est vrai, poursuivait tranquillement d'un pas assuré son œuvre utile et modeste. D'autres recueils paraissaient, disparaissaient. Mais il nous semblait que la petite revue de nos vingt ans était morte. Nous tournions, à ce moment-là, autour de la quarantaine. C'est un âge où il est séant d'être sérieux, mais c'est le privilège des véritables hommes de lettres de n'être jamais tout à fait sérieux. Il faut croire qu'en dépit de nos préoccupations quotidiennes, quelque chose des déraisonnables fantaisies de l'adolescence demeurait en nous, puisque, à l'âge où l'on songe généralement que la littérature doit être plus ou moins alimentaire, nous avons eu l'idée de faire une petite revue de la fantaisie la plus désintéressée, et qui s'appelait *Le Masque*.

*Le Masque* prit naissance un soir de l'an 1911 que nous dinions entre camarades dans un vieux restaurant bruxellois, voisin du Marché-aux-Poissons. Il y avait là, si j'ai bonne mémoire, les peintres Georges Lemmen et Gustave-Max Stevens, les poètes Grégoire Le Roy, Albert Mockel, le charmant Stuart Merrill qui nous arrivait de Boston via Paris et qui à cette époque habitait Forest, et quelques écrivains qui n'étaient pas poètes et dont j'étais. On était très gais, on racon-

taut des anecdotes, on discutait au sujet de quelques livres récents. Quelqu'un, je ne sais qui, émit l'idée que cette espèce de critique dialoguée mériterait d'être fixée. C'est Merrill, je crois, à moins que ce ne soit Mockel, qui nous déclara que nous représentions, vous et moi, deux formes d'esprit à la fois assez opposées et assez apparentées pour mettre en lumière les aspects différents d'un même problème. On nous condamna donc — heureusement, à temps — à la critique dialoguée, et ce fut le noyau du *Masque*, qui s'augmenta bientôt de toutes les rubriques traditionnelles ; la chronique que nous appelions *Propos de table*, les poèmes, et ces essais plus ou moins obscurs, où l'on veut mettre, quand on vient de découvrir le monde des idées, tous les vertiges de la pensée. Et puis — car tout de même, nous avions conquis avec l'âge le droit de n'être pas toujours graves, — des parodies où Grégoire Le Roy et vous-même, vous vous montriez passés maîtres.

Le sort, et peut-être le devoir des petites revues, est de mourir jeunes. *Le Masque*, qui fut pour quelques-uns d'entre nous une sorte d'été de la Saint-Martin, eût-il survécu à ce regain de jeunesse ? Aurions-nous trouvé des successeurs, des héritiers ? Les successeurs, les héritiers en littérature sont presque toujours des ingrats et ils ont bien raison de l'être, car leur ingratitude est la condition du renouvellement... Mais un événement vint apprendre à tous ceux de notre génération que le temps était passé des jolis jeux de l'intelligence et des petites fêtes où l'on fait danser l'esprit ; ce fut la guerre...

Vous n'avez pas été de ces poètes qui, sous le coup des événements, ont cru pouvoir échanger tout d'un coup leurs guitares, leurs mandolines, leurs flûtes légères contre la lyre de Tyrtée ; vous n'avez pas été non plus de ceux qui, contemp-  
teurs altissimes d'un monde inférieur mais souffrant, se sont

mis au-dessus de la mêlée. Participant de tout votre cœur aux inquiétudes, aux douleurs, aux espérances, aux justes rancunes des vôtres, vous avez suivi les événements d'une âme frémissante. Mais, laissant à d'autres les cris de colère, vous qui aviez écrit des thrènes magnifiques, vous avez rapporté, de la période de recueillement qui vous fut imposé par les années de guerre, ce magnifique poème d'*Hélène*, qui est une sorte de méditation esthétique, ou plutôt la transposition, dans le plan esthétique de cette mélancolie âpre ou apaisée, selon les caractères, qui saisit l'homme au lendemain de la jeunesse.

La poésie, et surtout la plus haute, n'est faite que de variations sans cesse renouvelées sur quelques thèmes éternels. Elle est toujours une exégèse des lieux communs, car il n'y a que les lieux communs qui soient universellement émouvants : l'art, c'est de les renouveler et de les remettre au goût du jour, d'y accrocher les nuances particulières que toute personnalité apporte à sa vision des choses. Vous n'avez pas craint de reprendre le vieux mythe d'*Hélène*.

Hélène ! La belle Hélène ! La bonne Hélène ! Hélène de Sparte ! Depuis Homère jusqu'à notre Verhaeren, en passant par Jules Lemaitre et par Offenbach, il n'est pas de poète irrévérencieux et parodique, ou pieusement inspiré, qui n'ait rêvé de ce personnage de l'éternelle amante, de l'inassouvie. Verhaeren l'animait d'un souffle panthéiste ; son Hélène porte en elle le splendide malheur d'être toujours et partout l'objet du désir des hommes et des Dieux, *l'objet* de l'Amour. Pour Jules Lemaitre, c'est une vieille dame historique, qui a eu beaucoup d'aventures, qui en a rapporté une sagesse indulgente, et qui ne regrette rien, sinon la jeunesse. Pour d'autres, ce sera l'image de la Beauté innocente, mais qui, par le seul fait qu'elle est la Beauté, exige d'éternels sacrifices. Pour vous ?...

Vous n'avez point cherché à nous donner quelque nouvelle interprétation de la classique Hélène ; mais vous avez laissé errer votre rêverie autour de son image, de sa légende, de son nom. Votre ambition n'a pas été de renouveler le vieux thème de l'inassouvie, de la beauté vieillissante, du regret ou du désir ; mais sur ces thèmes, vous avez fait, ce que l'on a appelé depuis, de la *poésie pure*. Au temps de *L'Ame en exil*, vos vers étaient une sorte de musique intime et pittoresque ; dans *Hélène*, on chercherait vainement ces séductions un peu faciles. Hélène m'apparaît comme une sorte de symphonie. Chaque vers donne le son plein et fort des choses achevées et quelques-uns ont ces résonances infinies faites d'on ne sait quelle magie.

« Dans l'Orient désert quel devint mon ennui ! » dit Antiochus dans la *Bérénice* de Racine. Qui pourrait dire pourquoi ces simples mots évoquent en nous tant d'images ? — Oserai-je vous dire que, dans votre *Hélène*, je trouve quelques vers de la même qualité !

C'est ce qui rend une analyse de votre art extrêmement difficile. On ne sait pas de quoi il est fait. Pas de mots rares, pas d'apparente recherche, point de rythmes imprévus. Vous vous en tenez au classique alexandrin, mais vous lui faites dire tant de choses, vous l'avez si bien assoupli qu'on se demande pourquoi on eût cherché d'autres formes. Votre poème d'*Hélène* est un poème court. Déjà, au temps de vos débuts, vous suiviez le précepte de Verlaine : « Prends l'éloquence, et tords-lui le cou ». Mais à mesure que vous acquériez plus de maîtrise dans votre art, vous preniez en horreur tout ce qui de près ou de loin ressemble à de la prolixité. Si vous avez des maîtres, ce sont ceux de la savante ellipse, un Mallarmé, un Paul Valéry, mais à la différence de Mallarmé et de Valéry, même dans vos vers les plus rares vous ne parlez jamais par énigmes. Si vous êtes parfois un auteur un peu

difficile c'est tout simplement parce que vous êtes un auteur concentré. Il y a toute une école issue du symbolisme et qui sans doute se perpétuera toujours, pour laquelle le temple des Muses doit être fermé au profane. *Odi profanum vulgus et arceo*. « Je hais le vulgaire profane et je le repousse », disait déjà le poète latin. Parce que je ne suis pas poète, peut-être pourrais-je me permettre de dire que cette conception de la poésie me paraît fautive. A force de vouloir la défendre de toute souillure, de toute vulgarité, à force d'élever autour d'elle les barrières d'un langage de plus en plus hermétique, on la déshumanise. On en fait un jeu d'esprit dont on peut admirer l'ingénieuse subtilité, mais qui est assez vain. Oserait-on soutenir que le dernier mot de la poésie sont ces petits poèmes sanscrits dont chaque vers est à double ou à triple sens et sur lesquels des générations de commentateurs usent leur esprit ?

La poésie, la plus haute comme la plus humble, est-elle autre chose qu'un chant spontané, une effusion du cœur que l'art et l'intelligence peuvent embellir, à quoi l'art et l'intelligence donnent seules cette forme qui assure la durée, mais qui n'ont dans l'âme des hommes cette résonance infinie, dont je parlais il y a quelques instants, que quand ils ont pour point de départ un mouvement de la sensibilité ? Tout le reste n'est que versification.

On s'est demandé ce que c'était que la poésie. Il n'y a pas de définition qui vaille ; on ne définit pas l'ineffable. On s'est aussi demandé ce qui distinguait les poètes des autres hommes. Les anciens croyaient qu'ils étaient inspirés par les Dieux ; c'était le Divin qui parlait par leur bouche. Mais qu'est-ce que le Divin ? Ne ferions-nous pas mieux de chercher plus près de nous ? Si un souffle mystique anime le poète, n'est-ce pas tout simplement parce qu'il exprime ce qu'il y a d'essentiel dans l'homme, parce que grâce à une faculté

d'évasion qu'il possède de naissance — «c'est son astre en naissant qui l'a formé poète » — il peut toujours échapper, quand il veut, à cet automatisme social qui dicte ses moindres gestes à l'homme moyen même quand il se pose en révolté ? Le poète n'est-il pas celui qui, jusqu'à l'heure tragique où l'on se demande des comptes à soi-même, peut redevenir l'enfant qui découvre la vie dans un émerveillement, l'adolescent qui, dans le trouble divin de la seizième année, imagine sa personnalité. Ce qui fait le poète n'est-ce pas qu'il est plus humain que les autres hommes ? Trop humain, comme dit Nietzsche, trop humain comme le pauvre Verlaine ?...

Mais ce qui est de trop est en dehors du domaine de l'art et en dehors du domaine de la sagesse. Vous avez échappé sans peine aux effusions trop humaines, d'abord parce que vous êtes un artiste, ensuite parce que vous êtes un sage.

Médecin, vous êtes l'apporteur d'espoir, le bon magicien qui pénétrant dans la chambre du malade lui donne, par sa seule présence, cette confiance en la vie, cette volonté de vivre qui est la première condition de la guérison. Comme je le disais précédemment, vous avez fait de la poésie une thérapeutique et vous donnez ainsi chaque jour à ceux qui vous connaissent la sensation qu'il existe une poésie de l'Utile. Artiste, vous avez apporté dans notre école lyrique abondante, riche et toujours un peu tumultueuse depuis notre grand Verhaeren, ce même souci de la forme parfaite que nous admirions dans notre Giraud et aussi et surtout cette espèce de sérénité épurée qui fait le charme de votre poème d'*Hélène*.

Cette sérénité sans emphase s'élève sans doute très au-dessus des préoccupations quotidiennes. Votre poésie n'a rien de populaire — on n'imagine pas que vos vers puissent être lus dans un cabaret artistique, encore moins dans un salon — mais elle est d'une émotion immédiate et par conséquent très

humaine parce qu'elle est l'expression de votre nature profonde. Elle ne prêche pas, elle ne moralise pas mais, pour employer un mot à la mode, elle crée un climat moral. Et cela aussi c'est peut-être la poésie de l'Utile.

Humain, très humain, mais non pas trop humain, vous êtes, j'imagine, un des rares poètes que Platon n'eût pas banni de sa république — il aurait dit pour sa justification qu'il avait besoin de médecin. — Notre petite république académique n'a pas la prétention de se croire platonicienne ; mais elle vous accueille à bras ouverts.

---

## Discours de M. Georges Marlow

Messieurs,

En comparaisant aujourd'hui devant vous qui, pour ma confusion et l'étonnement d'autrui, avez fait de moi l'héritier d'un très grand poète, j'éprouve, et vous n'en serez point surpris, ce sentiment d'orgueilleuse humilité qui nous envahit tous aux heures culminantes de notre vie et auquel nous résistons d'autant moins qu'il flatte nos vices sans attenter à nos vertus.

Bien que surpris par lui, je ne m'insurgerai donc pas contre votre choix et tout invité que je m'y sente par une équitable courtoisie, je m'abstiendrai de proposer à votre attention des noms cent fois plus dignes que le mien, du lustre dont vous m'avez revêtu.

A quoi bon, d'ailleurs, discuter un décret trop flatteur pour que je n'en savoure point l'injustice et pourquoi, malgré tout ce qu'il a d'insolite en soi, ne pas l'accueillir comme une de ces faveurs du sort auxquelles, en plus d'une suprême illusion, les hommes de mon âge doivent la consolation de leurs premières infirmités ?

Quelque obscurs que soient mes mérites, me voici donc confondu dans vos rangs, non seulement aux Maîtres qui daignèrent m'y faire place et à qui j'adresse mon remerciement le plus fervent, mais encore à maintes grandes ombres

dont le prestige croissant ne cesse d'enrichir les souvenirs qu'elles nous ont légués.

Avec quel respect je les salue au sein de cette demeure à peine close à leur vivante gloire, mais avec quel émoi aussi je retrouve parmi elles, figés dans l'éternel, tel bienveillant visage, tel sourire familier, telle cordiale étreinte et telle main condescendante à mes premiers faux pas !

Car ces grands morts, s'il ne m'a pas été donné de les approcher bien souvent au cours de leur mission terrestre, du moins les ai-je assez connus pour les vénérer ou les chérir et chaque jour je me loue d'avoir été de ceux qui, nés sous leur égide, ont pu goûter, outre l'aménité de leur accueil, la faveur plus enviable encore de leurs encouragements.

Je n'étais qu'un écolier quand dans l'ivresse de leur apostolat ils livraient leurs premiers combats et, si proche du champ de bataille que fût le coin de province où je m'éveillais à moi-même, l'écho de leurs victoires ne devait me parvenir que beaucoup plus tard.

L'eussé-je du reste perçu qu'il m'aurait été interdit d'y prendre garde, tant les éducateurs d'alors, rétifs aux appels de leur temps, s'évertuaient à en nier l'existence et nous ralliaient à leur opinion à coups de pensums, de moqueries et de faux témoignages.

Ainsi, prêts à affronter l'existence, nous ignorions tout du monde vivant et, sauf par ses fastes guerriers, le XIX<sup>e</sup> siècle qui roulait pourtant dans nos veines mille ferments divers, nous demeurait fermé comme un mauvais lieu.

Seules nous restaient accessibles les vénérables nécropoles où, de génération en génération, s'étaient épanchées tant de jeunes âmes et dont les tombeaux, trop souvent violés, ne renfermaient plus que des ossements épars.

Jugez de notre misère. Sans nos vagues extases, sans nos élans inconsidérés, à quinze ans nous eussions tout ignoré du romantisme.

Aussi de quel éclat n'entourions-nous pas les poètes petits et grands tenus par nos guides pour d'affreux corrupteurs !

Leurs noms nous étaient sacrés et leurs ouvrages, réservés aux lectures clandestines, nous assuraient avec l'agrément de la découverte, la volupté plus enivrante encore d'un délit.

Pour les avoir rejoints ainsi dans la ruse et le danger, ils nous semblaient bien plus des complices que des maîtres.

Chaque rencontre avec l'un ou l'autre d'entre eux nous grisait comme un premier rendez-vous.

D'adorables liens nous unissaient... Nous participions à des luttes, à des colères, à des amours qui, étant leurs, devenaient nôtres.

Nos veilles se peuplaient d'Eloas et d'Elvires et c'est le cœur gonflé de soupirs que nous nous attardions, tantôt à l'ombre d'un saule, tantôt au bord du premier étang venu avec l'espoir d'y rencontrer, languissamment accoudée à sa lyre, la Muse de Vigny, de Lamartine, de Hugo et de Musset à qui nous avions dédié nos prémices sous les espèces d'odes calamiteuses et de déplorables sonnets.

On ne louera jamais assez ces heures incomparables grâce à quoi plus d'un adolescent, même tôt revenu de ses primes illusions, a embelli sa vie et grandi son destin.

Pour l'élu de cet instant sublime, il n'est plus ni espace, ni durée.

Seul un rythme émané de quelques hauts-lieux assure l'alternance de ses jours et de ses nuits.

Dort-il ? Son sommeil n'est que songes...

Est-il réveillé ? Les songes ne l'ont point quitté...

Si bien que protégé par leur radieuse escorte, le héros qu'il

sent naître en lui s'astreint chaque jour à une perfection nouvelle.

Son âme n'est que désir, aspiration, incessante métamorphose...

Il rêve... Il chante... Il est heureux... Il va vivre... Il va souffrir...

Chez un Baudelaire ou un Rimbaud, pareil baptême détermine aussitôt une fulgurante efflorescence de chefs-d'œuvre qui, mieux que n'importe quelles gloses, attestent «le rôle énorme tenu par l'adolescence dans le génie définitif de l'homme».

Mais quand, tout dénué qu'il soit de génie, le héros de l'aventure se réclame néanmoins de l'obédience apollonique et prouve que, sans tressaillir d'un frisson nouveau, ses chants ne sont cependant pas indignes des chœurs auxquels il prétend les mêler, qui oserait étouffer cette voix, sans redouter la possibilité d'un crime ?

Pardonnez-moi un aussi orgueilleux aveu, mais c'est dans cet état d'esprit que je m'avisai de rejoindre les poètes de *la Jeune Belgique* dont l'allègre renommée avait fini par triompher de toutes les conjurations.

Il faut bien reconnaître que les circonstances s'y étaient obligeamment prêtées et qu'au provincial frais émoulu que j'étais, Bruxelles faisait sans boudier la part belle.

Plusieurs d'entre vous, Messieurs, doivent avoir gardé de notre vieille cité universitaire, un souvenir d'autant plus poignant qu'en ces lieux où pendant longtemps souffla l'esprit, triomphe aujourd'hui d'entre les décombres qu'il ne cesse d'accumuler autour de lui, ce Dieu Mammon si peu redouté de notre jeunesse et qui, en ces temps lointains, ne nous importunait jamais avant la fin de chaque mois.

Je songe à ce fouillis de rues, d'impasses et de venelles

s'enchevêtrant en mouvantes mosaïques autour d'un temple hospitalier où, quémandeurs d'absolu, nous venions chaque matin nous leurrer de vérités périssables.

Je songe à nos bons maîtres qui nous distrayaient du Paradis perdu en nous vantant, sans la moindre ironie, nos progrès continus vers le mieux-être.

Mais je songe aussi aux forces occultes qui par delà ces murailles et ces voix galvanisaient nos impatiences, car pour peu que l'on s'attardât dans ce pittoresque quartier où de l'aube à la nuit et de la nuit à l'aube s'égosillaient des bandes joyeuses, on pouvait y croiser, au gré des heures et des saisons, tantôt de hardis vivants déjà marqués du signe des victoires, tantôt d'étranges fantômes captifs de certains coins élus.

C'est ainsi que, chaque soir, l'ombre de Baudelaire franchissait la porte basse d'une taverne aussi célèbre par ses hôtes que par ses bières et où souvent l'attendait, assailli d'entrevues, le pâle et taciturne Charles van Lerberghe, candidat en philologie classique et poète sans pareil.

C'est ainsi encore que vous surgissiez de l'*Aigle Impérial*, du *Ballon* ou de la *Bouleille de Brabant*, tous autres éclairés par votre présence, vous George Garnir, président inamovible de toutes les sociétés estudiantines et confidant attendri de la non moins tendre Marjolaine, vous, mon double et très cher Confrère Louis Delattre déjà maître d'une plume aussi prodigue en traits subtils qu'en judicieux conseils, vous enfin, visages inspirés de tant d'adolescents promis, semblait-il, à une juste gloire et que la mort, ou plus souvent encore la vie, devait restituer au silence qu'ils avaient étourdiment bravé.

Deux librairies se partageaient nos curiosités. L'une fondée et gérée par la famille Rosez, sise 87, rue de la Madeleine, en face de la bruyante rue Cantersteen qui menait droit à l'Uni-

versité, l'autre plus discrète, tenue par un français, Paul Lacomblez, au bout de la rue des Paroissiens et qui, bien que prospérant à l'ombre de Sainte Gudule, ne se préoccupait guère d'orthodoxie.

Sauf par une édition de Casanova dont elle se montrait assez fière et qui aiguillonnait en vain nos impécunieuses pubertés, la première n'était guère invitative et c'est à la seconde qu'allaient nos convoitises.

Le patron en était accueillant bien qu'agité de brusques fureurs, d'habitude sans lendemain, mais qui devenaient redoutables quand, pour fêter la poésie, il asservissait les sonnets de José Maria de Hérédia aux trébuchantes lois de son langage et multipliait par deux ou même par trois, chacun de leurs alexandrins.

Hormis ce léger travers emprunté d'ailleurs à son idole, Paul Lacomblez était le meilleur des hommes et la providence des jeunes écrivains.

Sa boutique partagée en deux ailes par un corridor vitré abritait les dernières nouveautés parisiennes.

Mais tandis que l'aile gauche, siège de ses imprécations et de sa secrète malice, hospitalisait les ouvrages courants et les romans à la mode, la droite, réservée à de rares initiés, regorgeait de surprenantes plaquettes, de revues confidentielles, de portraits extravagants, de dessins hermétiques et, sous une livrée grise et bleue du meilleur goût, d'élégants volumes édités par le maître de maison lui-même.

Dédaignée du grand public d'alors autant que le sont, par l'élite d'aujourd'hui, les ouvrages portant l'estampille bruxelloise, cette collection Lacomblez devait par la suite forcer l'attention des lettrés et finir par révéler au monde le nom jusqu'alors ignoré des premiers « Jeune Belgique ».

Ainsi chez ce « bibliopole » qui remplissait à ravir son rôle

de Vanier belge, pouvait-on, comme je ne manquai point de le faire, communier en esprit avec la magnificence d'Albert Giraud, le satanisme d'Iwan Gilkin, la suavité de Fernand Severin, la morbidesse de Georges Rodenbach et la grâce de Valère Gille, tous poètes vivants et proches de nous, qu'il était loisible, si on en avait l'audace, d'aborder dans ce mystérieux Sésino où ils tortonisaient à l'envi, mais que l'on préférerait admirer de loin, à travers une jeune légende, par égard pour leurs auréoles à peine allumées et pour les Dieux qui en entretenaient le feu.

Mais il advenait que, poussant l'exploration de l'univers lyrique au delà des frontières délimitées par cette équipe aussi ordonnée que sage, nous nous égarions dans des contrées peu ou mal définies que parcouraient d'étranges pèlerins et qui, plus riches en mirages qu'en trésors tangibles, ne cessaient de tenir en haleine nos songes et nos désirs.

Comment résister du reste, à leurs princes régnants, les Lautréamont, Rimbaud, Corbière, Mallarmé, Villiers, Verlaine, Laforgue qui, tout persécutés qu'ils fussent par d'incessantes cabales, avaient réussi à grouper autour d'eux une cour de fidèles disciples parmi lesquels votre regretté confrère, Messieurs, et mon illustre prédécesseur, le poète Max Elskamp?

A part un mince recueil de vers, *Dominical*, tiré à petit nombre, on ignorait à peu près tout de ce curieux artiste que Lacomblez lui-même, son éditeur prochain, dépeignait sous des traits on ne peut plus vagues.

A l'encontre des jeunes écrivains de son temps, il ne s'était guère hasardé dans les revues d'avant-garde et c'est presque en météore qu'avait surgi à l'horizon des lettres, l'étonnante plaquette qui devait à la fois révéler sa maîtrise et son nom.

Sans quelques rappels de Villon et de Charles d'Orléans, ni par la forme, ni par le fond, *Dominical* n'aurait décelé des influences connues.

Dans de menus poèmes, naïvement tourmentés comme les ex-voto de certaines églises flamandes et où, presque à chaque strophe, d'adroites ellipses emprisonnaient tour à tour des estampes d'almanach, des songes d'enfant, des divagations métaphysiques, des rondes populaires et des visions de paradis, un poète rompu à tous les secrets de l'alchimie mallarméenne, confessait sur le ton d'un chanteur de rue, une âme aussi troublante qu'ingénue.

Bien que dépourvu d'illustrations, *Dominical* se présentait en somme comme un livre d'images.

Il y était parlé d'une petite ville mal définie, de la Vierge Marie, de l'Enfant Jésus, de Dimanches en fête, d'anges, de soudards, de jardins célestes, de navires pavoisés, d'îles lointaines et, comme par surprise, d'une idéale Bien-Aimée partie pour ne plus revenir, le tout exprimé en effleurements délicieux bien que par endroits un peu alambiqués et d'où s'exhalait, le livre fermé, on ne sait quel charme ambigu.

*Dominical* avait fait sensation dans le monde restreint mais passionné des lettres d'alors et, après maintes recherches, on était parvenu à savoir que son mystérieux auteur dont le nom sonnait déjà de bizarre façon, était anversois de naissance, fils d'armateur, descendant de marins scandinaves, avocat de profession, folkloriste éminent, imprimeur expert, graveur habile et rimeur de surcroît.

On apprit bientôt aussi par une chronique de la *Jeune Belgique* qu'Albert Giraud, censeur rigoureux autant que poète impeccable, tout en saluant le plus poliment qui soit le nouveau venu, lui avait vertement reproché ses hardiesses lyriques et ses audaces grammaticales.

Pour détaché qu'en parût le ton, cette critique soulignait néanmoins l'inquiétude déjà ancienne d'un très grand artiste soucieux de défendre *verbis et calamo* une doctrine dont par

son exemple autant que par respect des traditions, il n'avait jamais cessé de proclamer la primauté.

Depuis longtemps on le savait inquiet des nuages accumulés sur l'Olympe et, quelque indulgent qu'il fût à tout débutant bien doué, il ne pouvait cette fois, sans se trahir lui-même, accueillir en allié un poète comme Max Elskamp qui, bousculant règles et décrets, négligeait au profit d'un lyrisme débridé, les rythmes, les images et les mètres sanctionnés depuis toujours par les Dieux.

Or, il se faisait que de tous les Dieux qu'il avait servis, Albert Giraud, comme par gageure, préférerait le plus redoutable.

Dans son orgueil d'une perfection qu'il savait lui devoir, tantôt il lui prodiguait ses louanges, tantôt, afin de s'en mieux pénétrer, il lui empruntait tel ou tel de ses attributs.

De sorte que, préparés au miracle, tous les zéloteurs du poète admettaient comme vérité révélée l'origine transcendante de ses vers et professaient de la meilleure foi du monde que, nés dans le jardin des Muses, ils avaient été rythmés sur la lyre même et avec l'assentiment d'Apollon.

Comment s'étonner dès lors, de l'animosité d'un aussi puissant thaumaturge contre un pauvre rimeur choyé par Marsyas et à qui une flûte de bois avait suffi pour se créer un univers ?

Giraud s'en voilait la face et sans doute aurions-nous eu tout à perdre de sa colère si, entée sur une inspiration revivifiée, cette colère, à quelques années de là, n'avait donné naissance à *La Nuit de la Saint Jean* où, rentrant à la fois dans son siècle et en lui-même, un poète toujours aimé des Dieux mais attentif enfin à sa destinée d'homme, s'interroge, s'épanche et se cristallise dans un authentique et vivant chef-d'œuvre.

Pour ce qui est de Max Elskamp, replié sur son rêve et

indifférent aux rumeurs du monde, même quand ces rumeurs s'accumulent autour de lui, il ne semble pas avoir pris garde à l'anathème.

Bien mieux, au litigieux *Dominical* viennent s'ajouter bientôt de nouveaux recueils d'inspiration quasi identique et qui démontrent, d'irréfutable manière, le dédain du poète pour toute espèce de leçons.

A quelqu'un qui l'interrogeait un jour sur ses livres, n'avait-il pas nettement défini leur esthétique en déclarant qu'il y était bien trop souvent question d'anges, de bateaux et de petites villes pour qu'ils fussent accueillis sans réserve dans les pompeux salons de la poésie officielle ?

Pour comprendre un culte aussi candidement avoué, il faut avoir rencontré le poète au cœur d'une petite ville comme Malines où, vers 1894, il fit de fréquents séjours en compagnie de son ami Victor Remouchamps qui partageait ses goûts et dont le remarquable esprit, trop tôt ravi aux lettres, s'était donné libre cours dans deux ouvrages *Les Aspirations* et *Vers l'Ame* qu'avec raison Max Elskamp tenait en haute estime.

Les deux amis se retrouvaient sur le quai de la gare, Elskamp venant d'Anvers, Remouchamps de Hasselt et bientôt gagnaient la Grand'Place où, prisonnière d'un marbre sans majesté, Marguerite d'Autriche se distrairait à écouter le carillon de Saint Rombaud.

Elskamp admirait la haute tour sonore surgie comme un grand cygne d'entre les pignons qui l'encerclent et dès qu'elle se mettait à chanter sous les doigts d'une Sainte invisible, il souriait aux anges qui, prétendait-il, s'envolaient de cloche en cloche pour se réfugier après une ultime ronde, dans l'âme des hommes de bonne volonté.

Visionnaire comme tous les vrais poètes, il guettait les

anges partout où l'entraînait sa fantaisie et, qu'il arpentât les rues, les quais ou l'une des nombreuses impasses que comptait la Malines d'alors, il ne manquait jamais d'en dépister quelques-uns au passage.

Un beau jour, n'en découvrit-il pas trois d'affilée sous les traits inattendus d'une vieille béguine, d'un chanteur de complaintes et d'une dentellière sans âge, tous gens, disait-il, appliqués comme lui à fleurir de menus miracles le cours d'une vie sans éclat mais profonde ?

Ravi de retrouver en eux cette candeur qu'il ne cessa jamais de tenir pour l'une des vertus cardinales de l'homme, il les sentait plus proches de son esprit que les philosophes dont il s'était vainement nourri et, tout au plaisir d'être seul à les comprendre et à les aimer, il les dotait de perfections singulières qui, transposées dans ses vers, les égalaient aux héros les plus purs.

Grâce à ce merveilleux don d'enfance qui le possédera jusqu'à son dernier jour, il lui sera accordé de conquérir des terres inexplorées auxquelles il octroiera d'emblée une vie, des coutumes, une histoire et même un langage sous-traités aux communes lois.

Si par certains aspects son royaume, réduit d'ailleurs à une unique ville, rappelle tantôt quelque port de mer, tantôt certains sites spécifiquement flamands, on ne peut cependant lui attribuer une situation géographique déterminée ni traiter Max Elskamp en écrivain régionaliste célébrant, selon son humeur, l'un ou l'autre visage de sa terre natale.

Qu'Anvers où il séjourne et qu'il déserte rarement, lui prête, de temps en temps, un coin de paysage ou un détail architectural, le poète ne s'en défend guère.

Bien au contraire, il utilise fréquemment ces pittoresques emprunts, mais à la manière des anciens mystiques qui

dressaient dans une cité mi-réelle, mi-léendaire le décor adéquat à leurs états d'âme.

Outre ses tours, son fleuve, ses navires, ses rues, ses toits qui l'inscrivent dans le réel, la Ville de Max Elskamp comprendra donc les traditionnelles demeures emblématiques pour la Joie, la Tristesse, l'Amour, les Regrets, la Mélancolie, la Foi et servira de lieu de ralliement à tous les habitants de la terre et du ciel :

Marchands d'Afrique et d'Asie, petits-cousins des Rois Mages et de la Reine de Saba ; Anges roses et bleus défiant de l'aile mouettes et colombes ; émigrants boucanés par les soleils marins ; juifs bavards et querelleurs et, entre une double haie de Madeleines prosternées, la Vierge Marie elle-même toute ruisselante de fleurs, d'étoiles et d'oiseaux et qui regagne à pas pressés un château à tourelles où, avec l'Enfant Jésus, l'attend le poète de *Dominical*, son second fils.

Sous ces charmantes allégories, comment ne pas reconnaître le drame éternel de l'âme partagée entre les tentations qui l'assaillent et le ciel qui l'appelle à lui et pourquoi ne pas évoquer à leur propos, tant elles en épousent les lignes et les couleurs, ces tableaux anonymes presque toujours perdus dans des chapelles sans gloire et auxquels d'autres âmes, nées en d'autres temps, confièrent d'identiques tourments ?

Si, pour répondre à nos aspirations, de tels sujets impliquent chez le peintre qui les entreprend, une humilité aisément traduisible par un art conscient de ses limites, que n'exigent-ils pas du poète toujours en lutte avec l'afflux des mots et à qui une seule épithète malencontreuse suffit pour détourner de Dieu l'oraison la plus sublime !

Il faut comme Max Elskamp s'apparenter à Saint François d'Assise pour oser surprendre les choses dans leur essence et les interpréter d'un cœur pur.

S'évadant de lèvres aussi choisies et astreints à des gammes ignorées des meilleurs poètes français, peut-on s'étonner dès lors, si les mots dont Max Elskamp s'environne, acquièrent une résonnance inattendue ?

Certes, ils appartiennent tous ou presque tous au vocabulaire usuel que par sympathie pour les gens de métier, le poète, il est vrai, corse parfois de locutions inattendues, mais tout au plaisir de restituer à l'azur où ils s'éploient, le dernier mirage éclos dans l'esprit qui les engendre, ils revêtent en transposant les songes de leur doux maître, une forme, une harmonie et un prestige sans égal.

Un instant l'amour semble les guetter au vol, car alors qu'on s'y attend le moins, entre deux chansons qui s'effeuillent au vent, paraît, mais pour disparaître au plus vite, celle que tout poète favorisé voit surgir un jour à son côté et qui, même morte ou parjure, illumine à jamais l'âme qu'elle s'est conquise.

Mais de cette Fiancée attendue, de cette *Maya* comme Max Elskamp la dénommera plus tard, de ce tendre fantôme

D'où si loin sont et tant adorées  
Les mains en petits pavillons blancs,

bientôt il ne reste apparemment plus qu'une vague image s'amenuisant dans l'ombre, tandis que d'un cœur un peu moins crédule et d'un front un peu plus soucieux, le poète de *Dominical* reprend son pèlerinage solitaire. Nulle malédiction n'accompagne cette fuite. Pour un peu, Max Elskamp l'accueillerait comme une épreuve due.

Car, ainsi que la douceur et la bonté, la résignation est son amie et, quand il s'abandonne à l'amour, il n'a rien d'un Manfred, d'un Rolla ni d'un Fortunio. Tout à son

rêve, il le déifie jusque dans ses trahisons et, même le sachant irrémédiablement perdu, il lui épargne, comme à un enfant longtemps choyé, les vaines revanches de la vie.

\* \* \*

Messieurs, nous avons trop bénévolement adopté tous les complexes qui depuis vingt ans assimilent, bon gré mal gré, les plus grands hommes aux pires des Atrides, pour ne pas infliger de temps en temps, à certains d'entre eux, une hérédité moins illustre mais dont ils n'auraient pas à rougir.

A tout prendre et quoi qu'on en ait dit, il n'est pas au fond de nous que marécages pestilentiels et, de quelque attrait que soit pour un amateur d'âmes l'exploration de nos zones profondes, il existe encore, dans certains recoins très peu secrets et sur des plans fort apparents de notre moi, des terres vierges aussi ignorées d'autrui que de nous-mêmes et toujours prêtes à enrichir quiconque en risquerait la prospection.

Si certains hommes donnent parfois l'illusion du divin, c'est à ces flots de clarté qu'ils le doivent et, pour ne parler que de Max Elskamp dont l'œuvre tant ancienne que récente resplendit de la plus haute lumière, n'est-ce pas à une épuration constante de son être dans ce qu'il appelait ses refuges séraphiques, qu'il doit au même titre qu'un Villon ou qu'un Verlaine, sa magique innocence et son perpétuel émerveillement?

\* \* \*

De 1892 à 1898, Max Elskamp publie, à petit nombre ou hors commerce, cinq recueils de vers : *Dominical, Salutations dont d'angéliques, En Symbole vers l'Apostolat, Six Chansons de pauvre homme et Enluminures.*

Les quatre premiers, groupés sous le titre *La Louange de la vie*, reparaissent au *Mercure de France* en 1898.

*Enluminures*, qui clôt le premier cycle de l'œuvre, sort de presse le 15 mars de la même année.

Tous ces ouvrages valent au poète de flatteuses amitiés.

Tant en France qu'en Belgique, l'auteur de *La Louange de la vie* se voit rangé parmi les écrivains les plus originaux de son temps :

Remy de Gourmont, Charles-Louis Philippe, Francis de Miomandre, Albert Mockel, Jean de Bosschère, Thomas Braun, Edmond de Bruyne, Victor Kinon, Louis Piérard, Georges Ramaeckers, Henri van de Putte et d'autres lui consacrent d'importantes études.

On analyse son vocabulaire, on disserte sur sa syntaxe, on lui emprunte ses images, ses cadences et sa très savante gaucherie.

Malheureusement, si le poète est à l'honneur parmi ses pairs, l'homme ne trouve point grâce aux yeux de ses concitoyens.

Son rang social l'a asservi à d'immuables règles qu'il se plaît, reconnaissons-le, à violer plus d'une fois.

Grand bourgeois, il est astreint à un code auquel se heurtent ses moindres façons. Il est vrai qu'on ne lui est guère indulgent, car il suffit que sa toilette tranche par deux ou trois traits sur celle que lui prescrit sa caste, pour qu'aussitôt on le bannisse de ce que la province appelle « la bonne société ».

Ce n'est pas qu'il adopte la tenue classique du rapin.

Le sombrero rubénien, la cravate flottante, la culotte de velours et la cape propice aux rodomontades ne lui sont point familiers.

Encore qu'il s'en défende, il affecte plutôt une savante

élégance à laquelle se prêtent d'ailleurs on ne peut mieux, sa taille altière et son visage pensif.

La trentaine — il est né en 1862 — n'a en rien altéré sa sveltesse qu'il entretient, au surplus, dans des salles d'armes et des sociétés nautiques où il remporte d'enviables lauriers.

Comme ses ancêtres Vikings, il est blond de barbe et de chevelure, mais ses yeux bridés et ses pommettes saillantes lui assignent une parenté secrète et qu'il ne renie point, avec les beaux princes d'Asie dont il peut suivre chaque jour les chevauchées et les hauts faits sur les miniatures qu'il collectionne.

Un pétase de feutre noir dont seul notre éminent confrère Jules Destrée ose encore — mais avec quelle maîtrise ! — patronner l'insolente désinvolture, le macfarlane ouvert sur un gilet ecclésiastiquement boutonné jusqu'au col, un jonc précieux que caresse une main fine et baguée, telle est l'apparence sous laquelle Max Elskamp se propose à son marbre futur.

Chaque jour, vers les cinq heures, ce parfait dandy quitte la vaste maison qu'il occupe avec son père, Boulevard Léopold, et descend vers les quartiers vivants de la ville où il rejoint quelques amis.

Le plus cher d'entre eux, Henri Van de Velde vient précisément d'orner d'un ingénieux dessin la couverture de *Dominical*.

Leur âge, des goûts communs et des aspirations jumelles ont fait du poète et du peintre-architecte deux frères accomplis.

Souvent, ils gagnent de pair les quais de l'Escaut et le port où les conduisent des ruelles demeurées farouchement provinciales, tant par leur ambiance que par les traditions qui y survivent.

Parfois, une vitrine les accroche au passage et le soir, ils se trouvent enrichis d'un astrolabe, d'un drapelet de pèlerin, d'un incunable ou d'un dieu inconnu.

Parfois encore, subjugués par une damnation passagère, ils traversent les quartiers où, sous la trinité du couteau, de l'eau-de-vie et de l'amour, de belles gouges vénéneuses s'efforcent de réconcilier avec un dernier mensonge, de pauvres âmes prédestinées aux naufrages.

Max Elskamp aime la triste griserie de ces coins réprouvés que défendent malgré tout, du haut de leurs niches, des madones bénévoles et quand, au détour d'une rue, lui apparaissent, brandis par on ne sait quel dieu marin, les cheminées et les mâts des navires en partance, il revoit à travers la brume et les fumées, les îles merveilleuses où naguère il chercha sans l'y trouver, la guérison d'une cruelle déconvenue sentimentale.

Le soir le ramène dans sa chambre.

Des murs où s'épinglent des estampes chinoises dont il s'est plu à déchiffrer les textes et qui, de ce fait, lui sont doublement chères, aux bahuts et aux armoires que dominant des « Kouan-yins » clémentes à la méditation, tout sourit au poète dans ce milieu complice.

Ici l'attend sa presse à bras « L'Alouette » prête à tirer sur des papiers choisis, soit un ex-libris dessiné d'hier, soit un couplet recueilli dans une kermesse voisine, soit encore quelques sourires pincés de Charles Dumercy...

Là, sa table de travail alignant au gré des jours, de naïves épinaleries, des manuscrits savamment calligraphiés, des blocs de buis et de poirier d'où s'envoleront demain cent images gravées, ou encore d'étranges instruments de bronze, d'ivoire et d'or qui, pour avoir voulu interroger le ciel et y surprendre l'un ou l'autre message, gardent au creux de leurs

damasquinures quelques flocons d'azur et deux ou trois étoiles égarées.

Sur un coin de la cheminée, dans un cadre d'argent chaque jour caressé d'un sourire pieux, voici le portrait de sa mère morte quand il avait vingt ans en lui léguant son doux parler et son penchant à la rêverie.

Grandie au cœur d'un harmonieux pays où les noms des villages chantent comme les oiseaux des bois proches, cette Wallonne des Ecaussines a toujours fait figure de fleur coupée dans les graves salons anversois qui demeurent rebelles à son rare parfum. Si bien que pour se retremper à ses sources vives, tous les ans elle passe avec son fils les mois d'été dans sa maison natale où l'accueil des choses aussi bien que celui des gens, l'arrache bientôt à la rude atmosphère qu'un exil tendrement consenti lui impose.

Chaque fois elle y revit avec un nouveau plaisir des joies d'enfance et de jeunesse tandis que son gentil compagnon, tout imprégné qu'il soit de brouillards, d'embrun et de nostalgie, s'initie et prend goût aux grâces mesurées d'un coin de terre sans histoire mais où sonne déjà le rire aérien de la France.

De son père qu'il gardera auprès de lui jusqu'en 1911 et qui fut, sinon son meilleur ami, du moins son unique confident, Max Elskamp tracera plus tard une pathétique effigie tirée, pourrait-on dire, de sa propre substance et qui, dans chacune de ses fibres comme dans son ensemble, atteste la parfaite entente de ces deux grands cœurs.

C'est à cette mère et à ce père auxquels il faut joindre une jeune sœur morte, c'est à cette mère qui lui chantait des complaintes de son pays et à ce père toujours de bon conseil, que Max Elskamp doit, sans conteste, une part de son charmant génie.

Poète, il le devient en effet, sans la moindre entrave et la légende de la malédiction pater ou maternelle qui agrémente si opportunément la biographie de tant d'hommes célèbres, ne trouve point place dans la sienne.

Privilegié comme pas un, il fait donc ce qu'il veut et ne s'emploie qu'à ce qui lui plaît, délaissant pour des travaux gratuits, un cabinet d'avocat qu'il ne tiendrait qu'à lui d'achalander.

Il fréquente qui il préfère, écrit et publie des vers que peu de gens lisent mais qu'il aime, partage entre le folklore, la métaphysique, l'astronomie et l'histoire des religions les heures qu'il ne consacre pas aux lettres, interpelle les vieux imagiers dont il finira par devenir le rival, s'évade du temps comme un héros des Mille et une Nuits et quand le trahit un amour dont il se croyait sûr, s'embarque pour de miraculeux pays où l'attendent d'autres mirages.

Ainsi s'écoule jusqu'à la guerre, la vie d'un pur poète qu'ont déjà glorifié sous des angles divers mais avec une admiration unanime, les meilleurs esprits de France et de Belgique.

Quand il se tait en 1898 après la publication d'*Enluminures*, ses amis n'ignorent pas que de plus en plus rigoureux envers soi-même, il ajuste ses poèmes récents à de précises lois et que tout en leur gardant la coupe, l'allure et la fraîcheur de ses strophes anciennes, il les dépouille peu à peu de leurs fioritures pour nous les livrer dans leur frémissante virginité et tels que les fit jaillir en lui son espoir, sa joie ou sa douleur.

Ce retour à l'humain, fréquent chez les poètes symbolistes et qui coïncide presque toujours avec les premiers avertissements de la maturité, Max Elskamp le subira d'autant plus impérieusement, qu'arraché par la guerre à son cher foyer,

il se verra pendant de longs mois contraint à un exil des plus durs.

De la promiscuité des camps à la monotonie des bureaux, dans les tristesses d'aujourd'hui comme dans l'insécurité de demain, le poète qui s'est vu refuser l'honneur de servir, traîne comme un remords son âme désabusée.

A présent que tout s'effondre autour de lui et que chaque matin lui réserve une déception nouvelle, que lui importent ses vieux songes d'enfant gâté et les menues chansons qui les illustrent !...

Sans les pauvres gens qui partagent sa misère et auxquels il dispense tant qu'il le peut, des conseils et des soins fraternels, il s'abandonnerait aux abîmes. Leur exemple l'éclaire et l'inspire. Car s'il se sent, comme eux, prisonnier d'un univers en furie, il sait que, plus qu'aucun autre, il se doit d'en braver les rigueurs.

Tandis qu'Albert Giraud médite *Le Laurier* et qu'Emile Verhaeren déploie *Les Ailes rouges de la Guerre*, Max Elskamp pourtant peu entraîné à l'éloquence tyrtéenne, composera donc, au cours de ses veilles hollandaises, les poèmes de *Sous les tentes de l'Exode* qui voient le jour en 1921.

Dédiée à ses compagnons d'infortune, en mémoire d'angoisses subies et vaincues de concert, cette œuvre qui fête tragiquement le retour de Max Elskamp aux lettres, dévoile à travers son caractère circonstanciel, la crise intellectuelle subie par le poète et fait aisément oublier, grâce au souffle qui la traverse, tout ce qu'un glorieux mais fugace prétexte lui retranche d'éternel.

Quoi qu'il en soit et quelque opinion que l'on ait de sa valeur intrinsèque, elle possède l'indéniable mérite d'avoir, alors qu'on ne s'y attendait plus, ravivé chez un artiste depuis longtemps silencieux, une frénésie lyrique d'autant plus

stupéfiante que l'on sait Max Elskamp déjà touché par le mal qui l'emportera onze ans plus tard.

Et l'on assiste à ce magnifique spectacle d'un vieillard non seulement revisité par ses anges d'autrefois, mais encore publiant dans l'espace de trente-six mois, neuf ouvrages plus pathétiques les uns que les autres, dont la rareté réduit malheureusement à quelques privilégiés le nombre de leurs admirateurs.

N'en déplaise à ceux qui, prenant prétexte de certaines témérités syntaxiques, accusèrent jadis Max Elskamp d'hermétisme, rien dans cette suprême floraison n'étaye pareil grief.

Car pénétré, pourrait-on dire, de l'esthétique baudelairienne du « Cœur mis à nu », chacun des nouveaux livres, voire chacune des nouvelles strophes de ce ressuscité, n'est plus qu'un sorte de mémorial où malgré le sortilège des rimes et des images naissent, grandissent et éclatent quelques-uns des cris les plus émouvants qui aient jamais franchi lèvres humaines.

Déjà les titres mêmes de ces extraordinaires ouvrages renoncent à toute fausse originalité et l'artiste un peu précieux qui signa entre autres *Salutations dont d'Angéliques* et *En Symbole vers l'Apostolat*, maintenant qu'il connaît la précarité des jeux trop subtils, se contente désormais d'étiquettes banales et presque anonymes à force d'avoir servi.

Sauf les *Chansons d'Amures* et *Les Sept Notre-Dame des plus beaux métiers* écrites selon toute vraisemblance avant la guerre, les *Chansons désabusées*, les *Déclarations moroses*, *La Chanson de la Rue Saint Paul*, *Maya*, *Remembrances*, *Aegri Somnia*, sans compter les manuscrits inédits des *Joies blondes*, et des *Chansons reverdies*, tous poèmes exhalés comme autant d'aveux par une âme qui se délivre, tous

émonctaires spirituels d'un pauvre enfant crucifié, tous hymnes où l'amour et la douleur mêlent leurs plaintes, Max Elskamp, qui sent rôder la mort autour de lui, nous les dédie l'un après l'autre et presque en bloc, non plus comme un présent ou comme un ultime témoignage de son génie, mais comme un testament.

Son attitude d'ailleurs, ne trompe guère. Avant de descendre au tombeau, il tient à nous livrer son secret.

Car pour ce solitaire tant aimé des anges, pour ce confident de Notre Dame, pour cet éternel inquiet qui demain encore, dans une insatiable faim d'absolu, tendra vers Bouddha ses mains découragées, pour ce demi-saint qui ne fut jamais que tendresse et bonté, pour ce grand poète comblé de trophées, il n'est, comme pour la plus misérable des créatures, que d'obéir, l'heure venue, aux injonctions du Destin.

Comment Max Elskamp se résigne à ces injonctions, comment elles triomphent de sa résistance, nous ne l'apprendrons jamais mieux que par deux de ses recueils, *La Chanson de la Rue Saint Paul* où, avec une émotion incomparable, il exalte les siens, et *Maya* qui sous son titre symbolique abrite la tragédie d'un unique et malheureux amour.

D'une note nouvelle dans son œuvre, si Max Elskamp y demeure le fier artiste que l'on sait, il y affirme aussi sa réalité vivante et, sans aucun artifice, y parle et rêve selon son cœur.

Mais, tandis que hissée au faite d'une âme dont elle est à la fois l'inspiratrice et le bourreau, *Maya* n'évoque que songes, sanglots, délices et regrets, *La Chanson de la Rue Saint Paul* conçue comme un polyptyque, circonscrit d'un trait imité des peintres, au centre même d'un véridique paysage, de très précises et très chères effigies.

*Maya* règne sur l'inexaucé, l'illusoire, l'inaccompli, le peut-être, le demain, le jamais, et s'en targue pour justifier les trahisons et les désastres dont elle est friande.

*La Chanson de la Rue Saint Paul* commémore de hautes vertus encore ennoblies par les figures qui les incarnent — un père, une mère, une sœur — et les évoque, non plus dans un décor symbolique ou imaginaire, mais au cœur d'un vivant quartier où, non loin de la maison natale du poète, entre l'Eglise Saint Paul et l'Escaut, Jean le Hollandais vend ses fraises et Dame Claire son tabac, sans se préoccuper le moins du monde des Anges qui pourraient errer dans les alentours.

Ces deux œuvres se partagent un rêve et une vie et, bien que rivales par l'esprit, s'amalgament au même creuset en strophes admirables.

Le drame qu'elles éternisent peut se résumer en quelques mots :

Trahi par celle en qui il avait foi, le poète trouve chez son père un ami aussi compréhensif que secourable. Se croyant perdu, il ne cède qu'à contre-cœur aux conseils qui lui sont donnés et part, sans grand espoir, pour un long voyage.

Cet épisode capital de sa vie, Max Elskamp l'évoque dans ce beau poème extrait de *La Chanson de la Rue Saint Paul*.

#### A MON PÈRE

Mon Père Louis, Jean, François,  
Avec vos prénoms de navires,  
Mon Père mien, mon Père à moi,  
Et dont les yeux couleur de myrrhe,

Disaient une âme vraie et sûre,  
En sa douceur et sa bonté  
Où s'avérait noble droiture,  
Et qui luisait comme un été,

Mon Père avec qui j'ai vécu  
 Et dans une ferveur amie,  
 Depuis l'enfance où j'étais nu,  
 Jusqu'en la vieillesse où je suis.

\* \* \*

Mon Père, amour m'était en vous,  
 Que j'ai gardé toute ma vie,  
 Ainsi qu'une lumière luie  
 En moi, et qui vous disait tout ;

Mon Père qui étiez ma foi  
 Toute de clarté souriante,  
 Dont la parole m'était loi  
 Consentie par mon âme aimante,

Mon Père doux à mes erreurs,  
 Et qui me pardonniez mes fautes,  
 Aux jours où trop souvent mon cœur  
 De sagesse n'était plus l'hôte,

Mon Père ainsi je vous ai su  
 Dans les heures comme elles viennent  
 Du ciel ou d'enfer descendues,  
 Apportant la joie ou la peine.

\* \* \*

Or, paix et qui était en vous  
 En l'Amour du monde et des choses,  
 Alors que mon cœur un peu fou  
 Les voyait, eux, parfois moins roses,

C'était vous lors qui m'apportiez  
 Foi en eux qui n'était en moi,  
 Lorsque si doux vous souriez,  
 A mes craintes ou mon émoi,

Et vous étiez alors mon Dieu  
Et qui me donniez en silence,  
Et rien que par votre présence  
Espoir en le bonheur qu'on veut,  
  
Pour mieux accepter en l'attente  
L'instant qui est, le jour qui vient,  
Et sans que doute les démente  
Croire aux joies dans les lendemains.

\* \* \*

O mon Père, vous qui m'aimiez  
Autant que je vous ai aimé,  
Mon Père vous et qui saviez  
Ce que je pensais ou rêvais,  
  
Un jour où j'avais cru trouver  
Celle qui eût orné ma vie,  
A qui je m'étais tout donné,  
Mais qui las ! ne m'a pas suivi,  
  
Alors et comme je pleurais,  
C'est vous si doux qui m'avez dit :  
Rien n'est perdu et tout renaît.  
Il est plus haut des paradis,  
  
Et c'est épreuve pour ta chair  
Sans plus, mais d'âme un autre jour,  
Tu trouveras le vrai amour  
Eternel comme est la lumière,  
  
Et pars et va sur les navires  
Pour oublier ici ta peine,  
Puisque c'est ce que tu désires,  
Et bien que ce soit chose vaine,  
  
Va, mon fils, je suis avec toi  
Tu ne seras seul sous les voiles,  
Va, pars et surtout garde foi,  
Dans la vie et dans ton étoile.

. \* .

Or des jours alors ont passé  
 De nuit, de brume ou d'or vêtus,  
 Et puis des mois et des années  
 Qu'ensemble nous avons vécus,

Mon Père et moi d'heures sincères,  
 Où nous était de tous les jours  
 La vue ou douce, ou bien amère,  
 Ainsi qu'elle est et tour à tour,

Et puis en un matin d'avril  
 Les Anges noirs eux, sont venus,  
 Et comme il tombait du grésil  
 Sur les arbres encore nus,

C'est vous, mon Père bien aimé,  
 Qui m'avez dit adieu tout bas,  
 Vos yeux dans les miens comme entrés  
 Qui êtes mort entre mes bras.

Après quoi, la résignation n'étant point venue, malgré la fuite des années, malgré les merveilleuses équipées « aux pays d'au delà des mers », malgré les Filles-Fleurs dont il partagea les jeux interdits, malgré l'âge qui le taraude et qui chaque jour lui arrache une abdication nouvelle, Max Elskamp qui à certaines heures, prêtre sans foi, se retrouve vide de rêves et d'idées devant ses autels les plus révéérés, Max Elskamp que déchirent à présent des maux abominables, Max Elskamp qui va mourir et qui sait que sauf la dépouille des siens, rien ne l'attend « dans la nuit noire de la terre », le doux, l'admirable, le pauvre Max Elskamp revoit tout-à-coup dans une assumption dorée, plus belle que jamais et toujours également chérie, celle qui l'a méconnu, celle qui sitôt élue s'en est allée, celle qui fut et demeure l'évasive

•

et la trompeuse, celle qui l'ayant trahi hier, le trahirait encore aujourd'hui et demain, mais celle aussi qui par la plaie vive qu'elle a entretenue à son flanc, a fait de lui non seulement le pur poète qu'il est, mais encore l'un des hommes les plus profondément touchés par la douleur qui ait fleuri son temps d'un nom impérissable.

Si tout le monde l'a quitté, si autour de lui il n'est que ruines, si dans son esprit se glissent parfois d'étranges visiteurs, si l'insomnie le consume, si sa chair crie, si sa raison défaille et si comme tout poète sur qui tombe le crépuscule, il doute de sa victoire, quelle trouble, quelle terrible mais quelle exaltante ivresse n'a-t-il pas dû éprouver en se sentant vaincu, déchiré mais repris par le seul fantôme demeuré vivant dans sa mémoire !

Et tout en maudissant la *Maya* de sa jeunesse, sous quelles louanges n'étouffera-t-il pas ses malédictions, à la gloire de cette même *Maya*, de cette *Maya* éternelle qui, au lieu d'éphémères voluptés, lui a fait don, et pour jamais, de sa fuyante, miraculeuse et immortelle image.

Ainsi vers la fin de sa vie, tant par nécessité spirituelle que pour se mieux connaître, Max Elskamp brouille les lignes qui, dans un avenir déjà pressenti, fixaient le portrait que nous nous étions tracé de lui.

Rompant avec d'exquises contraintes, on le voit lui, le grand poète qui s'était déguisé en mendiant pour nous faire accepter comme siennes des chansons cueillies dans les jardins du Paradis, on voit donc cet ami des anges, des petites villes et des bateaux quitter délibérément son royaume et s'abandonner à la vie quotidienne pour y subir à son tour l'humble martyr des hommes.

De sorte que, réalisant une synthèse d'autant plus malaisée que rarement entreprise, il accorde dans une même œuvre

et sans qu'en souffre son génie, les éléments les plus contradictoires du lyrisme.

Au poème en soi, au poème uniquement écrit pour le poème, au poème où les mots ne condensent que du rare, du parfait ou de l'éternel, au « poème-jeu » dont on trouve tant d'exemples dans ses premiers ouvrages, Max Elskamp fait donc succéder avec un égal bonheur, ce qu'un romantique appellerait le poème-confession ou mieux encore, le poème humain.

Ce poème-là qui tire sa beauté d'une constante alternance entre l'espoir et le regret et dont la fleur souveraine a nom « mélancolie », Max Elskamp, en grand inspiré qu'il est, le plie sans peine à ses desseins.

S'il y repose un esprit déjà traversé d'inquiétants éclairs, peut-être y goûte-t-il aussi la joie d'avoir enfin déserté l'irréel.

Car la très précieuse mais très décevante féerie qui l'envoûtait depuis tant d'années l'eût forcément entraîné vers ces Edens glacés où, sous le masque de l'absolu et dans l'espoir d'une fallacieuse perfection, tant de poètes ont fini par s'imputer à crime, l'ineffable douleur de vivre.

Ne savait-il pas d'ailleurs, qu'en reprenant place parmi nous, il gardait au fond des yeux la lumière de ses étoiles et que pour privées qu'elles fussent d'échos surnaturels, ses dernières paroles s'exhaleraient cependant selon des rythmes empruntés moins à la terre d'où elles tiraient leur sève qu'au ciel où se sublimait leur essence ?

Que ses chants s'élèvent donc de la lumière ou des ténèbres, d'un songe enchanté ou d'un cœur meurtri « quelque chose » nous force à y sentir avec un tremblement de joie, que » d'une harpe humaine viennent de jaillir des notes *qui ne peuvent pas* être restées étrangères aux Anges »

Ainsi parlait Edgard Poë du Poète.

Ainsi pouvons-nous parler d'un poète, de Max Elskamp, notre Maître, notre frère et notre ami, anneau de cette chaîne merveilleuse à laquelle s'attachent pour rejoindre les Dieux, tous ceux qui comme vous, Messieurs, tiennent à honneur d'asservir le monde aux lois harmonieuses de la Beauté.

---

# CHRONIQUE

---

## CONCOURS

L'Académie a désigné pour prendre connaissance des recueils de poèmes soumis au concours de 1933 : MM. Valère Gille, Georges Marlow et Emile Van Arenbergh ; pour prendre connaissance du mémoire en réponse à la question de philologie mise au concours : MM. Gustave Charlier, Georges Doutrepoint et Jules Feller.

## LE PRIX BEERNAERT

Le jury du Prix Beernaert est ainsi composé : MM. Gustave Charlier et Servais Etienne, désignés par les Facultés de Philosophie et Lettres des Universités de Bruxelles et de Liège ; MM. Henri Davignon, Albert Mockel et Georges Virrès, désignés par l'Académie.

## PROPAGANDE A L'ÉTRANGER

L'Académie a demandé au Ministre de l'Instruction publique de faire aux grandes bibliothèques de l'étranger, le service des œuvres littéraires publiées en Belgique et dont l'Etat a acquis des exemplaires.

## RÉÉDITIONS

Une liste a été dressée des premiers ouvrages à rééditer dans la collection inaugurée par la publication de *Jours de solitude*, d'Octave Pirmez.

## LES TEXTES ANCIENS

La Commission chargée de la publication des textes anciens a proposé la publication de deux manuscrits wallons de Darmstadt,

par M. Jean Haust, et celle d'un corpus des pamphlets politiques de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et du commencement du XVII<sup>e</sup>.

### LES FUNÉRAILLES DE LA COMTESSE DE NOAILLES

MM. Ferdinand Brunot, Henri Davignon et Albert Mockel ont représenté l'Académie, le 5 mai, aux funérailles, célébrées à Paris, de la Comtesse de Noailles, membre de l'Académie.

M. Albert Mockel a prononcé le discours suivant :

#### Discours de M. Albert Mockel

Délégué par l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, je viens, avec M. Ferdinand Brunot et le vicomte Davignon, mes collègues, offrir au poète des *Eblouissements*, un suprême et fervent hommage. La comtesse de Noailles nous avait fait l'honneur de siéger parmi nous, en zélatrice de la langue française, « ce miroir de l'Europe pensante », ainsi qu'elle l'a si bien nommée. Elle apportait à notre assemblée, avec le charme de sa trop rare présence, une grâce à la fois princière et juvénile, et la jeunesse plus triomphante encore qui rayonnait de son génie.

L'Académie ne dispose, pour ses membres étrangers, que de dix fauteuils à répartir entre les divers pays où notre langue est cultivée. La difficulté d'un tel choix suppose de longs échanges de vues et des débats sévères. Mais pour la comtesse de Noailles, comme pour le savant illustre qu'est M. Ferdinand Brunot, ce fut un élan spontané, plus raisonnable en sa soudaineté que les lentes raisons de la critique, et pourtant d'accord avec celles-ci. Madame de Noailles, c'était la poésie elle-même. Comment ne l'aurait-on pas aussitôt reconnue et saluée avec respect ? Comment n'aurait-on pas admiré, sous une forme exquise mais fragile, la surprenante force de la pensée et cette volonté d'énergie, compagne héroïque du courage ?

Âme plus vaste d'avoir tout espéré ; âme plus profonde d'avoir aimé ! Âme virile en ses méditations, et plus tendrement humaine pour avoir connu de généreuses douleurs et chéri ceux qui souffrent. Fleuve au cours souverain dont les multiples affluents sont gonflés des sucres nourriciers de la terre. Fleuve aux ondes fougueuses, parfois précipitées, — mais qui gardent leur limpidité : toute la beauté du monde s'est mirée dans ce vivant cristal.

Oui, la magnificence du monde, mais aussi l'angoisse dont il faut payer ses merveilles. La vision de l'univers, pour Anna de Noailles, s'étend à tout ce qu'elle sait, à tout ce qu'elle devine. Aprement avide de connaître, cette intelligence a voulu sonder les philosophies. Ces mains prodigieusement sensibles se sont tendues comme des antennes ; mais la vérité qu'elles cherchaient s'est parfois révélée par un glacial contact. La splendeur de la nature est faite de meurtres sans fin. Allègre fille du soleil, la joie que nous chantons trébuche déjà dans la nuit... Et, pour le poète des *Forces éternelles*, la philosophie est muette en face d'un tombeau.

Une âme sans égale s'est ainsi partagée entre les émerveillements de la vie et la terrifiante gravité de la mort.

Hélas ! le cœur s'est arrêté, qui nous avait communiqué son ivresse ; les yeux se sont fermés, qui avaient ébloui nos yeux. Elle s'est tue, la voix délicieuse et profonde ; la source aujourd'hui s'est tarie, épuisée par ses dons.

Une ombre charmante voltige désormais parmi les souffles de l'espace ; elle se fond dans la clarté. Et s'il est, au delà de ce monde, une région élue où la pensée se cristallise en pierreries, où les élans de l'âme s'épanouissent en corolles, en parfums, c'est « là » que se rencontrent, dans la sérénité des cimes, les êtres dont l'aspiration s'est efforcée vers la beauté la plus haute, les êtres dont le cœur a le plus généreusement aimé. Ils se recherchent, ils s'attirent irrésistiblement, et de leurs regards apaisés se forme une immense harmonie de lumière.

Vers eux s'avance une ombre délicate. Des roses la fleurissent ; des diamants scintillent à son front. Proféré sans paroles, par le seul jeu de la pensée, un nom a rempli le silence : Anna de Noailles ! Et dans cette idéale assemblée où siègent les plus nobles esprits, un grand poète qui fut une femme, une reine, a franchi le véritable seuil de l'immortalité.

Le concert mystérieux qui l'accueille à de tels parvis, nous n'en saurions imaginer les accents. Mais des voix humaines s'élèvent encore d'entre nous pour un dernier message à celle qui nous a quittés.

Anna de Noailles, vos chants sont toute la nature, où le songe de la terre prend la forme adorable d'une femme. Votre jeune être s'est élancé du jet victorieux des arbres, il a respiré par les feuillages ; il

s'exhale dans les parfums, bondit avec le ruisseau, rit et pleure avec les fontaines. Mais vous avez frémi d'une exaltation souveraine que la nature ne connaît point. Votre âme était la palpitation d'une flamme. Vous avez multiplié le foyer « innombrable », afin que s'y réchauffent ceux dont le cœur inerte évoque l'immobilité de la mort ; et vous avez écrit ces vers dont le timbre, aujourd'hui, se fait déchirant :

*Vous qu'étant morte j'aimerai,  
Jeunes gens des saisons futures,  
Lorsque mêlée à la nature  
Je serai son vivant secret,  
J'ai mérité d'être choisie  
— Perpétuité des humains ! —  
Par votre lendre fantaisie ;  
Car lorsque sur tous les chemins  
Je défaisais de frénésie,  
Je tremblais d'amour et de fièvre,  
J'ai soulevé entre mes mains  
Une amphore de Poésie,  
Et je l'ai porté à vos lèvres.*

---

## LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

### Membres belges

- MM. Alphonse BAYOT, rue Marie-Thérèse, 5, Louvain.  
Emile BOISACQ, 271, chaussée de Vleurgat, Bruxelles.  
H. CARTON DE WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles.  
Gustave CHARLIER, 29, square Vergote, Bruxelles.  
Albert COUNSON, boulevard des Martyrs, 140, Gand.  
Léopold COUROUBLE, 4, rue Adolphe Guiol, Toulon (Var).  
Henri DAVIGNON, 76, rue de Trèves, Bruxelles.  
Louis DELATRE, rue Beeckman, 82, Uccle.  
Jules DESTRÉE, rue des Minimes, 45, Bruxelles.  
Georges DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.  
Louis DUMONT-WILDEN, 181, avenue de Paris, Rueil (Seine-et Oise) France.  
Jules FELLER, rue Bidaut, 19, Verviers.  
George GARNIR, rue du Cadran, 7, Bruxelles.  
Valère GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.  
Edmond GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.  
Arnold GOFFIN, 38, rue François-Stroobant, Bruxelles.  
Jean HAUST, rue Fond-Pirette, 75, Liège.  
Hubert KRAINS, avenue Emile-Max, 68, Bruxelles.  
Maurice MAETERLINCK, villa «des Abeilles», les Baumettes, Nice.  
Georges MARLOW, 523, avenue Brugmann, Bruxelles.  
Georges RENCY, avenue Jean Linden, 53, Bruxelles.  
Albert MOCKEL, avenue de Paris, 179, Rueil (S. et O.).  
Henri SIMON, à Lincé-Sprimont.  
Paul SPAAK, 76, rue Saint-Bernard, Bruxelles.  
Hubert STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.  
Emile VAN ARENBERGH, 46, boul. Général Jacques, Bruxelles.  
Gustave VANZYPE, rue Félix Delhasse, 24, Bruxelles.  
Georges VIRRÈS, Lummen (Limbourg).  
Maurice WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

### Membres étrangers

- MM. Gabriele D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).  
Ferdinand BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.  
Edouard MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada).  
MM. J. J. SALVERDA DE GRAVE, 206, Valerius straat, Amsterdam.  
Benjamin VALLOTTON, Nouveau Marché aux Poissons, 4, Strasbourg.  
Brand WHITLOCK.  
Emmanuel WALBERG, Université de Lund (Suède).  
Francis VIELÉ-GRIFFIN (Paris).

## PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

---

### Communications

*Charles Van Lerberghe*. Esquisse d'une biographie, par Fernand SEVERIN.

*Littérature et Philologie*, par Jules FELLER.

*La langue scientifique en Belgique*, par Albert COUNSON.

*Le Premier « Tartuffe »*, par Gustave CHARLIER.

*Le Français à Gand*, par Albert COUNSON.

*Michel-Ange*, par Arnold GOFFIN.

*Eugène Demolder*, par Hubert KRAINS.

*Qu'est-ce que la civilisation ?* par Albert COUNSON.

*La Clef de « Clitandre »*, par Gustave CHARLIER.

*Ronsard et la Belgique*, par Gustave CHARLIER.

*De Babel à Paris ou l'Universalité de la langue française*, par Albert COUNSON.

*L'évolution du type de Pierrot dans la littérature française*, par Georges DOUTREPONT.

*Les Classiques jugés par les Romantiques*, par Georges DOUTREPONT. B

*Autour du « Premier Tartuffe »*, par Gustave CHARLIER.

*Une amie belge de Louis Veuillol*, d'après une correspondance inédite, par Henri DAVIGNON.

### Mémoires

*Les Sources de « Bug Jargal »*, par Servais ETIENNE.

*L'Originalité de Baudelaire*, par Robert VIVIER.

*Charles De Cosler*, par Joseph HANSE.

*L'Influence du naturalisme français en Belgique*, par Gustave VANWELKENHUYZEN.

*Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française*, par Arsène SOREIL.

*Les Etrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière*, par Marcel PAQUOT.

### Textes anciens

*Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. Edité par Alphonse BAYOT.

*La Trage-Comédie pastorale* (1594) publiée avec une introduction et des notes par Gustave CHARLIER.

---